

"J'ai toujours aimé les Récollets," dit M. de Gaspié dans ses *Mmoires*, et il n'était pas le seul qui nourrissait ce sentiment à leur égard ; car, lorsque j'étais encore enfant, j'ai souvent entendu mes vieux parents, et autres de Charlesbourg, parler avec plaisir des bons Frères Récollets. J'aimais moi-même à écouter le récit des petites histoires amusantes qu'ils leur avaient racontées lorsqu'ils passaient dans la paroisse pour faire leurs quêtes ordinaires. J'aimais surtout à entendre chanter certains couplets de leurs petites chansons, souvent poivrées de quelques petites malices sur le capuchon.

Partout à la campagne on était heureux de les recevoir, afin d'apprendre d'eux les nouvelles du jour les plus fraîches et ce qu'on disait dans la ville ; car, dans ce bon vieux temps, il n'y avait pas d'autres gazettes, pour les habitants de la campagne, que les récits de ces bons Frères Récollets, des marchands ambulants, portant cassette, et des fondeurs de cuillères. Trois sortes d'états bien différents, il est vrai, mais également utiles pour répandre les nouvelles et également aussi disparus aujourd'hui.

Dans les paroisses avoisinant la ville surtout, on aimait toujours à les voir arriver et on les conduisait volontiers en carriole, (car c'était presque toujours en hiver qu'ils passaient) de maison en maison pour leurs quêtes. Ces quêtes étaient abondantes, non seulement parce qu'on aimait à remplir envers eux le précepte de la charité, ordinairement si bien observé par le peuple canadien, mais aussi parce qu'on avait un peu d'intérêt à le faire. C'est qu'en effet lorsque les *habitants* voisins de la ville allaient au marché, ils ne faisaient pas difficulté d'aller quelquefois prendre un repas au monastère, ou plutôt au couvent des Récollets, comme on disait presque toujours, où l'hospitalité la plus généreuse, assaisonnée de la plus franche gaieté, leur était donnée. Souvent même dans les gros mauvais temps de l'hiver, on allait placer, ou plutôt dételer, les chevaux dans leur petite écurie, où ces bons serviteurs de l'homme recevaient, eux aussi, l'hospitalité qui répondait à leurs besoins.

Le Frère Louis avait transporté avec lui, dans sa demeure de la ville, quelques-unes de ces chansons populaires, mais qu'on a oubliées et qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. Telles la chanson, en vogue en 1837, dont chaque couplet se terminait par le refrain : "C'est la faute à Papineau" ; la complainte sur la mort de M. Hubert, curé de Québec, noyé le 21 mai 1792, en face de Québec ; la chanson du père de M. Ls. G. Baillargé contre le gouverneur Craig, vendue sur le marché en 1810, et qui, plus que tout autre motif, contribua à le déterminer à frapper son coup d'état contre le Canadien, ses rédacteurs et son propriétaire. Elles ne seraient peut-être pas déplacées dans une nouvelle édition du recueil de *Chansons populaires du Canada*, de M. Ernest Gagnon.